

—Rien ne vous attache à Paris, sans doute ?
 Cette question fit passer, devant les yeux de Césarine, l'image adorée de sa petite-fille.
 Pourtant, elle répondit sans hésitation :
 —Non, madame.
 La crainte d'être à jamais séparée de son fils lui faisait déjà préférer Châteauroux à Paris.
 Mme de Fallière garda un instant le silence. Puis, reprenant soudain son interrogatoire :
 —Et M. Brémond, demanda-t-elle, ne croyez-vous qu'il s'ennuiera en province ?
 —Non, madame, pourvu qu'il gagne largement sa vie.
 —Il est très ambitieux, n'est-ce pas ?
 —C'est son seul défaut.
 —Une dernière question, ma bonne dame ; mais puis-je compter que vous ne la répéterez pas à votre maître ?
 —Certainement.
 —M. Brémond a eu une amourette ?
 Ces derniers mots firent rougir Césarine.
 —Oui, madame, balbutia-t-elle.
 —Une amourette sans conséquence, n'est-ce pas ?
 Césarine baissa la tête.
 Le mensonge se refusait à sortir de ses lèvres.
 —Si je vous demande cela, ma bonne dame, reprit la comtesse, c'est par intérêt pour votre maître, qui est le fils d'une de mes meilleures amies.
 —Je ne puis rien vous dire, madame ; une domestique ne doit jamais se mêler de ces choses-là.
 Et Césarine, rongeant à cette comédie, se retira subitement.
 Un instant après, Jacques Brémond rentra, tenant sous le bras une serviette bourrée de papiers.
 —Elle est là, lui dit Césarine, tout bas.
 —Vous a-t-elle interrogée sur mon compte ?
 —Oui, monsieur.
 —Vous lui avez lâché le boniment convenu ?
 Césarine fit, de la tête, un signe affirmatif.
 Il entra vivement dans la salle à manger, embrassa à deux fois la comtesse et s'asseyant auprès d'elle :
 —Excusez-moi, bonne mère, de vous avoir fait attendre. Je reviens d'un cours des plus intéressants sur la chimie agricole. Je tenais à assister à ces expériences...
 —Tu es tout excusé, mon enfant ; le travail avant tout. Mais tu en sais bien assez et il est temps de mettre à profit ton diplôme d'ingénieur-agronome.
 —Je parie, chère maman, que vous m'avez trouvé un emploi ?
 —Oui, mon enfant, un bon emploi : trois cents francs par mois, la table, le logement, toutes sortes d'avantages...
 —Loin de vous sans doute, ma bonne mère ? loin de ma sœur qui ne peut me souffrir ?...
 —Tu te trompes. Il s'agit d'une grosse ferme dans l'arrondissement de La Châtre.
 —C'est à M. Sorlac que je dois cette aubaine ?
 —Du tout. Je m'étais adressée à mon notaire, M. Charrier. Le propriétaire de la ferme est un de ses clients. Tu entreras en fonctions à la fin du mois. Les terrains sont excellents, assure-t-on, et, comme le propriétaire désire les vendre, il ne tiendra qu'à toi de les acquérir dans deux ou trois ans, quand tu les auras expérimentés.
 —Chère maman, que vous êtes bonne et que ne puis-je vous le répéter tous les jours. Vous viendrez me voir souvent ? Vous me le promettez ?
 —Le plus souvent possible, surtout à la belle saison.
 —Et votre santé est tout à fait remise ?
 —Je le voudrais bien pour toi, mon enfant, pour Lucile ; mais ce n'est qu'un répit, dont j'ai profité pour venir te voir et t'apporter la nouvelle. Je repars ce soir même, par l'express.
 —Déjà ! ce n'est pas possible !
 —Il le faut, mon enfant !
 —Au moins, vous dînerez avec moi ?...
 —Oui, au restaurant. C'est moi qui t'invite.
 —Pourquoi pas ici, chère maman ? Cela vous épargnerait de la fatigue.
 Et il l'embrassa de nouveau.
 Blottie derrière la porte, Césarine ne perdit pas un mot de ce dialogue.
 Elle frémissait de jalousie et d'indignation en entendant ces baisers de Judas.
 —Mère Virieu !
 C'était Jacques qui l'appelait.
 —Allez nous chercher un bon petit poulet tout cuit, chez le rôtisseur. Madame dîna avec moi. Faites bien les choses et que cela ne traîne pas.
 Elle dut se mettre à leur service, supporter le spectacle de l'édifiant fourberie.
 Jacques jouait à merveille la tendresse filiale.

Son regard, si dur d'ordinaire, se faisait tendre, enjôleur.
 Sa voix prenait des inflexions câlines.
 Césarine comprenait maintenant que Mme de Fallière fût tombée si facilement dans le piège.
 Tout en servant, elle suivait leur entretien.
 Ces paroles de la comtesse lui donnèrent la sueur froide :
 —A mon prochain voyage, j'irai à Choisy-le-Roi rendre visite à Mlle Lambert, la remercier des bons soins qu'elle a eus pour toi pendant la durée de tes premières études.
 Et lui de parer tout aussitôt le coup.
 —Nous irons ensemble, si vous le permettez, bonne mère.
 —Comme tu voudras, mon enfant.
 Césarine entra sur ces derniers mots.
 Jacques était très pâle. Le projet de la comtesse avait fait naître en lui une horrible inquiétude : Mlle Lambert pouvait, au cours de cette visite, parler de Marcel et déplorer que ce dernier n'eût pas répondu au suprême appel de son vieux maître.
 Vers six heures, Césarine fut chargée d'aller retenir un fiacre pour la voyageuse.
 Mme de Fallière que son fils reconduisit à la gare, ne manqua pas d'adresser, avant de partir, quelques bonnes paroles à la Virieu.
 —Au revoir, ma bonne dame. Si vous vous décidez à remplacer ma vieille Madeleine à la fin du mois, ne manquez pas de me prévenir. M. Brémond vous donnera mon adresse.
 En revenant de la gare, Jacques complimenta Césarine.
 —Parole ! fit-il, vous l'avez ensorcelée, la comtesse. Quant à moi, vous voyez l'intérêt qu'elle me porte. C'est une vraie chance de l'avoir dégotée. Faut vous dire, la mère, qu'elle est très, mais très calée ma comtesse. Elle ne parle rien moins que m'acheter la ferme où je vais faire mes débuts d'ingénieur. Vrai ! au fond, j'ai encore plus de chance que je n'en mérite.
 Au lieu d'applaudir à cette satisfaction de malfaiteur en veine, la Rassajou gardait un silence farouche.
 —Faites par votre tête d'enterrement, la mère ! Et si vous tenez à moi, comme vous en avez l'air, acceptez la place qu'on vous offre ; partons ensemble pour le Berry, à la fin du mois.
 Pas un mot pour Savinia ! pas un regret !
 J'y réfléchirai, dit Césarine.
 —Pourquoi tergiverser ? Vous ne sauriez trouver une place plus douce, une meilleure maîtresse ! Et quel bon climat ! C'est encore le jardin de la France.
 Pour la décider, il ajouta :
 J'ai besoin de vous chez la comtesse. Elle peut succomber d'un jour à l'autre à sa maladie de cœur, et si ce malheur se produisait, j'aurais le plus grand intérêt à en être informé de suite par dépêche. C'est sur vous que je compterai à ce moment décisif.
 Baisant la voix :
 —Entre nous soit dit, mère Virieu, la comtesse m'a couché sur son testament pour cent mille francs. C'est un joli denier. Ça vaut la peine qu'on s'en occupe. Mais vous avez l'air de porter le diable en terre ! Je sais bien ce qui vous retient à Paris : des chimères ! L'avenir est de mon côté ! Suivez ma fortune et vous vous en trouverez bien.
 D'un mot, elle pouvait faire écrouler tous ces châteaux en Espagne.
 Elle n'avait qu'à lui crier : Malheureux ! je suis ta mère, la femme Rassajou, condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour complicité dans le crime de ton père ; j'ai été graciée au bout de vingt ans de prison ; je n'ignore rien de tes infamies : tu t'es substitué à Marcel auprès de la comtesse de Fallière, et tu guettes la mort de cette pauvre femme pour t'emparer de l'argent destiné à son fils !
 Elle remit à plus tard la terrible révélation.
 Avant d'agir, elle voulait faire une dernière tentative dans l'intérêt des êtres qui lui étaient si chers.
 En attendant son départ pour le Berry, Jacques continua sa vie sédentaire.
 Il ne sortait presque pas. Paris lui faisait peur ; il s'y sentait entouré d'ennemis invisibles.
 La dernière tentative contre lui avait échoué ; mais on avait tout tenté pour le déshonorer quand même : il avait été appelé comme témoin au procès de la baronne, et le président s'était fait un devoir de l'admonester publiquement.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.